

REVUE MUSICALE

Variétés : Reprise du *Petit Duc*, opérette en trois actes, de H. Meilhac et M. Ludovic Halévy ; musique de M. Ch. Lecocq. A propos de *Monsieur de La Palisse*. — *Gaité :* Reprise de *la Cigale et la Fourmi*, opérette en trois actes, de Chivot et Duru ; musique d'Audran. — **Concerts-Colonne et Concerts-Lamoureux :** *Scènes gothiques*, de M. A. Périlhou ; *Troisième Symphonie*, de M. Albéric Magnard.

Les Variétés, pour leur quatrième spectacle d'abonnement, viennent de remonter le *Petit Duc*. Je dis remonter, car la célèbre opérette de M. Ch. Lecocq s'est déjà jouée au boulevard Montmartre et je me souviens de l'y avoir vu représenter, il y a bien quatorze ans, par la sémillante et pétulante Jeanne Granier, entourée de Dupuis dans le précepteur Frimousse, de MM. Chalmin et Baron, de Mme Daynes-Grassot, dans la directrice de couvent et de la toute charmante Marie Crouzet, qui dort à présent son dernier sommeil au cimetière Montparnasse. Cet ouvrage, le plus joli qui soit sorti de la collaboration de M. Ch. Lecocq avec Henry Meilhac et M. Ludovic Halévy, a remporté un tel succès dès l'origine et s'est joué si souvent à Paris qu'il devait occuper une place d'honneur dans le répertoire actuel des Variétés : l'y voilà donc installé. Mais qu'en reste-t-il à dire pour la critique ? Absolument rien, car vous n'imaginez pas que je prétende vous révéler le charme de cette pièce, la légèreté spirituelle de cette musique, en vous signalant, comme si vous n'en soupçonniez rien, le célèbre rondéau de l'Innocence et des Œufs, le charmant duo de l'Idylle, l'étonnante leçon de solfège, etc., etc. Depuis Mlle Granier, je ne vois que Mlle Dartoy qui se soit essayée, et sans succès d'ailleurs, dans le petit duc de Parthenay ; Mlle Jeanne Saulier prend aujourd'hui ce rôle et le joue avec une cranerie aimable en même temps qu'elle se montre habile à le chanter ; Mlle Edmée Favart fait une petite duchesse toute mignonne ; Mlle Marie Magnier et M. Brasseur, sans pouvoir chanter comme une Desclauzas ou comme un Berthelier, sont très divertissants sous les habits de la directrice et du pédagogue ; enfin M. Vauthier a retrouvé dans Montlandry sa belle voix ;

sa diction si nette et son grand succès d'il y a vingt-six ans. Bravos pour tous, y compris le décorateur, le costumier, l'électricien, le metteur en scène et surtout le directeur.

Je réviens sur *Monsieur de La Palisse* : Ma mémoire ne me trompait pas et les recherches que j'ai faites ont confirmé le vague souvenir que j'avais d'une ancienne pièce de M. Sardou dont le point de départ, mais le point de départ seulement, était le même que celui de la nouvelle opérette des Variétés. Il s'agit du *Dégel*, la dernière pièce du jeune auteur par elle encouragée que joua Virginie Déjazet à son théâtre après *les Premières armes de Figaro*, *M. Garat* et *les Pnès Saint-Gervais*. Le *Dégel* remonte à l'année 1864 et était joué, en plus de Déjazet, par de vieux acteurs ou de très jolies femmes dont je rappelle les noms pour ceux qui suivent déjà les théâtres il y a quarante ans : Henzey, Legrenay, Leriche, Tony Riom, Tourtois, Mme Paër, la duègne de la troupe, Mlles Mélanie, Nelson, Hortense Neveu, Marie Leroux, etc. Qu'est-ce que fait le La Palisse de MM. R. de Flers et G. de Caillavet afin de se soustraire à toutes les inquiétudes, à tous les tracassas, à tous les orages de la vie ? Il vit seul à la campagne, au milieu de ses bêtes et de ses vaisseaux à qui il a fait défense de jamais lui parler d'amour ni de mariage. Exactement comme le jeune Hector de Bassompierre de M. Sardou pour tenir le serment qu'il a fait à son grand père « de ne connaître de la vie que les joies sans amertume de la chasse et des armes ». « — Jure, lui avait dit son aïeul, qu'avant de dire à l'une de ces créatures maudites : « Je » vous aime », tu t'étrangleras toi-même de ce cordon de cheveux que je te mets au cou comme un talisman ! Raca à l'amour, Hector ! Raca aux femmes ! Jure-le, mon fils, et que ce soit le serment d'Annibal ! »

Ce point de départ commun une fois constaté, j'ajouterai que les deux ouvrages partent chacun dans un sens différent et que si la comédie-vaudeville de M. Sardou est fort agréable et surtout très bien faite — rien d'étonnant à cela n'est-ce pas ? — l'opérette de M. de Flers, d'une construction moins habile, est plus dans le goût de notre époque et n'aurait été que médiocrement goûtée en 1864... Mais n'est-il pas piquant que cette analogie, bien fortuite, se rencontre entre une pièce du beau-père et une autre du gendre, amusantes toutes les deux ?

Rendons-nous à la Gaité chez MM. Hertz et Coquelin, qui préféreraient, j'en suis sûr, convoquer la presse à des intervalles plus

longs. Quand ces messieurs, évincés de la Porte-Saint-Martin par M. Paul Clèves, sont venus s'installer à la Gaité, où les frères Isola leur ont cédé les lieux, ce n'était pas pour jouer *la Montansier* (Oh ! non certes, car tout mauvais cas est niable) ; ce n'était pas pour jouer un *Lycée de jeunes filles* (simple passe-temps de vacances) ; ce n'était pas pour jouer *Fanfan la Tulipe* (la façon dont ils l'ont monté l'a suffisamment prouvé) ; c'était dans l'espoir de jouer un nouveau drame en vers, un nouveau *Cyrano de Bergerac*, un nouvel *Aiglon* que M. Edmond Rostand voulait bien leur promettre, qu'il leur promet toujours, mais qu'il ne se décide pas à leur livrer : de la coupe aux lèvres... En attendant et comme pis aller, MM. Hertz et Coquelin se sont mis à jouer l'opérette ou plutôt à rejouer d'anciennes opérettes ; mais on voit clairement que ni leur cœur ni leur goût ne vont de ce côté, car leur choix se fixe volontiers sur des ouvrages assez médiocres et dont le succès ne fut pas tel autrefois qu'il doit avoir quelque écho de nos jours. Après *Fanfan la Tulipe*, qui n'aura pas lancé longtemps son joyeux refrain au square des Arts-et-Métiers, voici venir *la Cigale et la Fourmi*.

Cette transformation scénique de la célèbre fable de La Fontaine est de la façon de Chivot et Duru et cette histoire de deux cousines, presque deux sœurs, dont l'une, Charlotte, reste sagement au village, heureuse d'épouser un brave garçon à qui elle donnera beaucoup d'enfants, tandis que l'autre, Thérèse, est mordue par le démon du théâtre, devient une cantatrice en vogue et revient, à la fin, tout épuisée, auprès de sa cousine, qui l'accueille, au contraire de ce qu'aurait fait la vraie Fourmi ; cette histoire dis-je, nous avait tous frappés, il y a dix-huit ans, par des points de contact soit avec le mélodrame de *la Grâce de Dieu*, soit avec la comédie dramatique d'*Adrienne Lecouvreur* ; Thérèse, autrement dit la Rosaline, chantant chez sa rivale, la duchesse de Fayensberg, *la Cigale, la Rose et le Papillon*, exactement comme Adrienne déclame *les Deux Pigeons* pour démasquer la duchesse de Bouillon, et, tous, nous avions trouvé cette pièce-là des plus médiocres. « Rien de moins original, et de moins spirituel, de plus puéril et de moins divertissant que ce livret enfantin, » disait un critique. « Livret d'une insuffisance étonnante, d'une banalité extraordinaire et d'un infantilisme exorbitant », lions-nous ailleurs. Et ces jugements, qui n'émanaient pas de juges bien redoutables, tant s'en faut, ne nous semblent pas aujourd'hui d'une sévérité excessive : les années écoulées n'ont pas rendu ce livret meilleur.

La musique d'Audran est quelque peu préférable et, sur ce point, je vais reproduire ce qu'en disait un journaliste toujours enclin à l'indulgence — devinez qui ce peut être — dans le feuilleton musical du *Français* : « Le compositeur, disposant de deux artistes en vedette comme Mlle Jeanne Granier et Mme Thuillier-Léloir, s'est efforcé de tenir la balance égale entre les deux : bien qu'il en eût, il n'a pas pu s'empêcher de mettre presque tous les atouts dans le rôle de la Cigale, échu à Mlle Granier. Outre ses couplets d'entrée, assez agréables, mais qui ne valent pas mieux qu'à ceux de la Fourmi, instrumentés d'une façon délicate, elle a à chanter deux airs assurés du succès : d'abord, la gaie chanson de Margot, qui doit provenir de quelque ronde paysanne, ensuite la piquante ariette sur la gavotte et le rigodon. Ce sont là les deux morceaux saillants de la partition de M. Audran, qui les a particulièrement soignés et, cependant, combien ils doivent gagner par la façon dont Mlle Granier les détaille ! Il y faut ajouter les gracieux couplets à deux voix de Noël, entre Thérèse et Charlotte : ils visent à conquérir la vogue populaire du duetto du *Grand Mogol*... » Ils n'ont pas su pourtant l'obtenir.

C'est Mlle Jeanne Granier qui, de toute évidence, a fait autrefois le succès momentané de cette pièce, tant elle y déployait de finesse, de verve gracieuse et de sensibilité dramatique, ayant même de se vouer à la comédie, si bien que lorsqu'elle fut remplacée un beau jour par une chanteuse applaudie en province, Mme Morin, le rôle et la pièce perdirent immédiatement presque tout leur attrait. Aujourd'hui, c'est Mme Simon-Girard qui représente Thérèse, la Cigale, et elle est trop habile, trop sûre d'elle-même, trop experte à tous les jeux de la scène pour laisser dans l'ombre quoi que ce soit du rôle ; elle est même charmante dans la jolie gavotte : « Ma mère, j'entends le violon » et cependant, il manque là ce petit grain de fantaisie indéfinissable et supérieure qu'y mettait Jeanne Granier. La sage Fourmi est représentée par Mlle Jeanne Leclerc dont la voix est encore assez pure et qui chante avec un certain art. Le ténorino Soums, un revenant, M. Larbaudière ; un nouveau venu, M. Dalcourt, et les deux bons comiques, MM. Regnard et Muffat, tirent tout ce qu'ils peuvent de rôles insignifiants. Pour ce qui est de la mise en scène, elle m'a paru convenable et me permet d'accorder un *satisfecit* d'encouragement aux directeurs. Mais que tout cela importe peu ! Dès que M. Rostand aura fini d'écrire son ouvrage providentiel, la Gaité abandonnera la musique

et reviendra aux grands vers. Comme il est agréable, pour des auteurs — heureusement que ceux-ci sont morts — d'être joués dans de pareilles conditions et de se sentir soumis aux volontés d'un poète qui, du jour au lendemain, peut vous dire hautement :

La maison m'appartient, je le ferai connaître !

Les Concerts ont repris sur toute la ligne et, maintenant, MM. Colonne et Chevillard mènent une course égale, tels d'excellents jockeys entre lesquels les parieurs les plus enragés seraient bien embarrassés de choisir : attendons leur arrivée au poteau, je veux dire à la fin de la saison.

M. Colonne avait pris l'avance en donnant, comme je vous l'ai dit, un grand concert en l'honneur de César Franck. Cet hommage une fois rendu au maître dont il avait exécuté le premier les œuvres capitales, à commencer par *Rédemption*, il a rejoué encore sa *Psyché*, tout en entamant la série annoncée des neuf symphonies de Beethoven, qui doivent toujours être et sont en effet la base d'une grande entreprise de concerts symphoniques. Et presque tout de suite aussi, il a fait entendre une importante composition de M. Périlhou, organiste à Saint-Séverin, une suite de quatre *Scènes gothiques* ou impressions d'église se rattachant chacune à une grande fête de la religion catholique, et toutes établies sur des motifs liturgiques qui sont familiers à tout le monde. La procession de la Fête-Dieu, qui semble peu à peu s'avancer vers nous et se déroule en un long crescendo sur le chant de l'*Adoro te*, le délicat morceau de *Pâques fleuries*, où se reconnaît l'*O Filii*, où le hautbois chante mélancoliquement sur des tenues des violons à l'aigu ; ensuite *le Jour des Morts au mont Saint-Michel*, une sorte de marche funèbre très saisissante, aux sonorités lugubres ; enfin et surtout *le Réveillon*, où passent divers Noëls et chants populaires qui finissent par se fondre dans un ensemble tout plein d'une joie expansive et de belle humeur : voilà quatre morceaux qui forment une suite d'orchestre intéressante, où le travail l'emporte évidemment sur l'inspiration, mais dont la place était marquée dans nos grands concerts : M. Colonne a donc bien fait de l'accueillir.

M. Chevillard s'est également élancé sur la piste et cherche à rattraper celui qui était parti le premier. Lui aussi, après avoir, comme disent les joueurs, « gagné sa matérielle » avec Wagner, il a exécuté une œuvre considérable d'un compositeur français jusqu'à présent bien inconnu dans les concerts. Il s'agit de la troisième symphonie de M. Albéric Magnard, un

jeune homme ou plutôt un homme jeune, car il touche à la quarantaine, qui, après avoir obtenu un premier prix d'harmonie au Conservatoire, a travaillé et vécu à l'écart, prenant des leçons de M. Vincent d'Indy, évitant d'occuper le public de sa personne et composant pour sa propre satisfaction des œuvres qui ne se jouaient guère et qu'il éditait et vendait lui-même. Il se présente aujourd'hui à nous avec une symphonie, sa troisième, qui date, à ce qu'il paraît, de quelques années, mais qui dénote déjà un musicien très sûr de son métier, ayant de plus une inspiration, une facture également éloignée du banal et du précieux et dont l'instrumentation est à la fois très claire et très colorée. Cette vaste composition, où domine la couleur agrèste, entre un début et une conclusion d'un caractère noble et quasi religieux, a fait à tout le monde un plaisir très réel, un plaisir doublé d'une grande surprise, et j'ai été ravi, pour ma part, de trouver chez ce nouveau venu une ligne mélodique très nette, sans qu'elle soit nullement vulgaire, une rare entente du développement symphonique, excepté peut-être dans le premier morceau qui est un peu trop décousu, et surtout une ingéniosité extrême à combiner les différents timbres et les rythmes différents. Sous ce rapport, c'est une page charmante que le second morceau : *Danses*, où des sonorités d'un orchestre de village alternent avec des passages d'une légèreté presque aérienne, où l'épisode intermédiaire tourne à la rêverie, à la prière et suspend pour quelques instants ces joyeuses danses paysannes. C'est également un morceau très délicat que cet andante, cette *Pastorale*, où le hautbois, puis les violons chantent une mélodie très large, avec des cadences si jolies, une page qui se termine par une montée syncopée des violons du plus bel effet et se perd enfin dans un diminuendo exquis. Les ébats de plus en plus joyeux des paysans semblent s'unir, dans le finale, à un carillon dont le motif obstiné sert de base à tout le morceau, et la fête villageoise va toujours s'animent sur un puissant crescendo de tout l'orchestre, les bois et les cuivres faisant sonner les accords religieux du début de la symphonie au-dessus d'un dessin des cordes qui fait bien un peu penser à l'ouverture de *Tannhäuser*. Après un tel début, il n'est pas douteux pour moi que M. Albéric Magnard doive avoir désormais ses grandes entrées dans les concerts — et même ailleurs.

Voilà, au bout d'un mois, où nous en sommes dans les Concerts, qui ne font que de commencer : la suite aux prochains feuillets.

ADOLPHE JULIEN.